



Article scientifique

Article

1994

Published version

Public access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Mégalithisme sénégalais et ethnohistoire: à propos des travaux de Jean Girard

Gallay, Alain

How to cite

GALLAY, Alain. Mégalithisme sénégalais et ethnohistoire: à propos des travaux de Jean Girard. In: Bulletin du Centre genevois d'anthropologie, 1994, vol. 4, p. 93–103.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:101339>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 15.03.2023 08:44

Mégalithisme sénégalais et ethnohistoire

A propos des travaux de Jean Girard

Le bassin du fleuve Gambie (Sénégal et Gambie) présente aujourd'hui encore l'une des plus spectaculaires concentrations de mégalithes du continent africain s'étendant sur plus de 38.000 km², et groupant près de 2000 sites recensés. Cet ensemble, qui comprend essentiellement des cercles de pierres dressées et des tumulus associés à un ou plusieurs menhirs frontaux, peut être situé, sur la base d'un nombre limité de datations C14, entre le 2^e siècle avant J.-C. et le commencement du 16^e siècle de notre ère, les datations les plus fréquentes se groupant autour du 8^e siècle.

Ces monuments funéraires et cultuels posent néanmoins dans le cadre de l'ethnohistoire africaine un certain nombre de problèmes irritants car les populations locales actuelles, serer et toucouleur, se disent étrangères à ces manifestations et les traditions orales sont désespérément muettes à leur sujet (si l'on fait exception de quelques légendes ignorant manifestement leur signification historique réelle). La connaissance archéologique de ces sites reste d'autre part relativement limitée, malgré la présence de fouilles répondant aux exigences de la recherche moderne (Thilmans, Descamps et Khayat 1980 ; Gallay, Pignat et Curdy 1982).

Dans ce contexte la vaste synthèse historique proposée par l'ethnologue Jean Girard sous le titre *L'Or du Bambouk, une dynamique de civilisation ouest-africaine*, constitue évidemment un événement de première importance qu'il n'est pas possible d'ignorer. La lecture attentive que nous avons fait de cet ouvrage, dans le prolongement des fouilles que nous avons entreprises, en 1980-81, sur le site mégalithique de Mbolop Tobé (Santhiou Kohel), montre néanmoins avec quelle prudence il convient d'aborder la lecture de cette tentative d'interprétation historique. Les critiques que nous pourrions proposer nécessitent néanmoins un solide résumé des thèses présentées, car le livre est d'une grande richesse, tant au niveau des données factuelles (souvent inédites) réunies, qu'au niveau de l'interprétation, et pose, au-delà du contexte local sénégalais et casamançais, toute la question des modalités d'émergence et de développement des sociétés ouest-africaines depuis le début de notre ère et même au-delà.

1. *L'Or du Bambouk* de Jean Girard

Brièvement résumée, la thèse présentée pourrait se résumer ainsi : les vestiges archéologiques du bassin de la Gambie, qu'il s'agisse des mégalithes précédemment cités, ou des caches souterraines découvertes par l'auteur dans la province du Cantor, ainsi que l'histoire du royaume manding du Gabou depuis le 13^e siècle ne peuvent être compris que si l'on admet la présence de navigations atlantiques d'origines méditerranéenne et européenne remontant à l'Antiquité. Bien avant la présence portugaise existait sur la côte ouest de l'Afrique un commerce maritime drainant l'or du Bambouk. Les équipages, mettant à profit les excellentes conditions de navigabilité de la Gambie, pouvaient remonter le cours du fleuve et pratiquer avec les populations locales paléonégritiques le troc à la muette décrit par les auteurs antiques. Ces contacts commerciaux, peut-être accompagnés d'un véritable métissage entre populations locales et navigateurs, sont à l'origine du mégalithisme sénégalais.

L'argumentation développée en faveur de cette thèse nécessite développements. Nous distinguerons ici successivement : les données factuelles (souvent nouvelles) apportées par l'auteur, puis ses présupposés théoriques, avant de donner un résumé de la construction historique proposée.

1.1. Les données factuelles

L'intérêt de Jean Girard est centré sur la Casamance au sens large, où l'auteur a longtemps travaillé. Les documents inédits présentés constituent certainement l'aspect le plus positif de *L'Or du Bambouk*. Sur le plan

archéologique nous soulignerons surtout l'identification et l'inventaire de nombreuses caches souterraines creusées dans la couverture latéritique et centrées sur le Cantor, dont plus de 70 ont été recensées au cours de nombreuses prospections, ainsi que la récolte des traditions orales en relation avec ces emplacements. Les travaux de dégagement entrepris à Kandamia, souterrain-refuge de plan complexe creusé avec des outils de fer, ont fourni les seules datations C14 utilisables :

Ly 1156 : 1540 +/- 180 BP, soit 264 (540) 663 apr. J.-C.

Ly 1781 : 900 +/- 170 BP, soit 989 (1160) 1284 apr. J.-C.

Ly 1782 : 640 +/- 380 BP, soit 1003 (1310 à 1390) 1653 apr. J.-C.

Ly 1780 : 460 +/- 160 BP, soit 1326 (1440) 1642 apr. J.-C.¹

permettant de situer l'activité du Cantor troglodytique entre 200 et 1700 apr. J.-C., soit à une époque contemporaine des mégalithes de Sénégambie. La présentation du site reste néanmoins succincte et l'on peut regretter l'absence de publication du matériel découvert (notamment de la céramique), malgré sa rareté. Nous passerons par contre plus rapidement sur les travaux effectués dans trois sites de la zone mégalithique, soit Keur Ali Ngane (dégagement du sol d'un cercle mégalithique et de ses pierres frontales), Koddiam (sondage) et Keur Alio Bé (sondages), car ces derniers n'apportent guère d'éléments nouveaux pour la compréhension du phénomène, du moins sur le plan archéologique.

La présentation de nombreuses traditions historiques constitue certainement le point fort de l'ouvrage. Nous nous contenterons d'en donner ici un rapide inventaire, afin d'orienter le lecteur qui voudrait se documenter sur l'histoire de la Casamance.

Traditions beliyane

Le terme de Beliyane regroupe les Bassari, Bedik, Bedoyen et Badyaranké actuels, soit les groupes ethniques considérés par l'auteur comme «paléonégritiques». Les thèmes recueillis concernent essentiellement les migrations mythiques des divers clans qui ont suivi l'éruption cataclysmique d'un volcan (qui pourrait être le Mont Cameroun) et l'utilisation des caches du Cantor.

Traditions manding

Ces dernières portent essentiellement sur l'empire de Gabou avec, par ordre chronologique, les thèmes suivants :

- épopée de Tyira Magan Ba, lieutenant de Soundiata Keita et fondateur de l'empire (13^e siècle) ;

1. Proposition de calibration selon Stuiver et Becker 1993. Probabilité de 1 sigma.

- origine mythique des clans royaux des Nyantyo par métissage avec une femme beliyen ;
- généalogies des Mansa de Gabou ;
- guerres entre le Gabou et les Peul de Soundiata Keita (16e siècle) ;
- chute de Kansala, capitale du Gabou, et épopée de Diankalé Wali (19e siècle) ;
- épopée de Kéléfa Sané.

Traditions peul

Les traditions publiées concernent essentiellement le Fouladou moderne avec les épopées d'Alfa Molo et Moussa Molo.

Traditions Diakhanké

Les Diakhanké constituent une caste de marchands et de marabouts regroupant des factions sarakolé, manding, et parfois peul, parvenue en Casamance au moment de l'implantation manding dans le sud de la Gambie.

On trouvera également une excellente documentation de base sur l'ensemble des lieux sacrés des populations casamançaises, *ekeb* et *edasy* beliyen, *dyalan* manding et *boekin* et/ou *elikin* diola, dont l'intérêt ethnoarchéologique est certain pour comprendre les aspects culturels du mégalithisme sénégalais. De nombreuses informations d'ordre sociologique sur les populations casamançaises, que l'auteur connaît bien, complètent la partie proprement ethnologique de l'ouvrage.

1.2. Présupposés théoriques

La construction historique présentée par Jean Girard est inséparable d'une conception théorique de l'évolution des sociétés ouest-africaines dont il est absolument indispensable de présenter les grandes lignes, car cette dernière se retrouve constamment, plus ou moins explicite, en toile de fond des interprétations proposées. Nous suivrons ici au plus près la terminologie de l'auteur.

Nous découvrons tout d'abord une opposition fondamentale entre deux types de cultures : celle des paléonégritiques chasseurs-cueilleurs et troglodytes, et celle des agriculteurs.

1. Les populations paléonégritiques vivent en économie de ponction (chasse-pêche et cueillette) et ne possèdent que très rarement les rudiments d'une agriculture succincte sur brûlis. Très mobiles, elles ont adopté un mode de vie troglodytique. Sur le plan technique le métal est inconnu, mais une poterie rudimentaire (à fond pointu) peut être présente. Ces populations se sont spécialisées dans la collecte de l'or, mais elles ne possèdent aucun système d'échanges élaboré, ce qui explique le cérémonial du troc à la muette qui leur permet d'écouler le métal précieux auprès des agriculteurs

locaux ou des marchands des navires atlantiques.

Sur le plan social les paléonégritiques sont caractérisés par des clans matrilineaires d'origine généralement totémique et la seule hiérarchisation observable s'établit selon le principe de séniorité à travers la présence de patriarches. L'animisme domine avec des hiérogamies centrées sur la grotte.

Les Beliyen, dont les Bassari actuels sont les descendants, constituent le modèle archétypal de ce type de société.

2. Aux populations paléonégritiques s'opposent les agriculteurs-éleveurs vivant en économie de production. Les populations sont sédentarisées en villages centrés sur des terroirs agricoles. La poterie et le métal sont connus, ainsi que d'autres artisanats, et l'on observe des systèmes d'échange institutionnalisés garantis par le capital grain et le troupeau, qui impliquent une classe de marchands et l'utilisation de la monnaie.

Sur le plan social les agriculteurs possèdent des clans patrilineaires et l'échange des femmes est général, avec ses corrolaires : la résidence virilocale et l'institutionnalisation de la dot (nous devrions dire prix de la fiancée). Une certaine hiérarchisation des lignages apparaît, ainsi que des classes sociales.

Le paganisme propre aux agriculteurs repose sur l'humanisation de l'espace naturel, le culte des ancêtres et la calendrisation. Les lieux de culte se développent avec l'apparition de diverses hiérogamies associant des pierres et des arbres.

Le modèle archétypal de ce type de société est présenté par les populations de langues mandé, notamment les Sarakolé et les Malinké actuels.

A cette opposition fondamentale s'ajoute une conception particulière de l'évolution historique entraînant le passage de la société paléonégritique à la société agricole actuelle. Selon l'auteur, les sociétés paléonégritiques sont devenues agricoles sous l'influence de la civilisation urbaine d'origine méditerranéenne qui a été importée de l'extérieur.

- Ghana, coupée de ses sources d'approvisionnement extérieures en blé, a induit l'apparition d'une agriculture locale fondée sur le mil et a été le déclin d'une culture africaine métisse :

«Car on ne peut concevoir un approvisionnement transsaharien et pas d'avantage soudanais, en raison de l'émission initial infini des populations autochtones et de leur économie trop dépendante de la chasse et de la cueillette. Ghana doit donc créer de toutes pièces son environnement agricole suburbain, un peu comme de nos jours, les villes africaines se ceignent de cultures maraîchères. Cette humanisation d'un terroir déterminée par la satisfaction des besoins citadins s'apparente à l'établissement d'une oasis.» (p. 170).

«La culture métisse sarakolé issue de cette

contrainte civilisatrice réinterprète les exemples méditerranéens, les adapte aux besoins locaux sans esprit de retour vers une lointaine mère patrie idéalisée (...). Une dissociation se produit entre la cité de Ghana, son art de vivre intramuros, son organisation sociopolitique et les modèles acculturatifs qu'elle propose aux autochtones. Ceux-ci semblent avoir adopté très tôt l'économie agricole, ainsi qu'une structure lignagère hiérarchisée en castes spécialisées complémentaires.» (p. 171).

- De semblables métissages entre populations (maghrébine et européenne) situées à l'origine des navigations atlantiques et les populations paléonégritiques locales semblent avoir existé en Sénégal; elles sont à l'origine de la riziculture locale et de la civilisation mégalithique.

Ce modèle d'évolution est enfin complété par quelques remarques sur la nature des «empires» médiévaux issus des sociétés agricoles. On s'est en effet manifestement trompé sur ce type de formation, induit en erreur par les historiens arabes qui ont voulu plaquer sur la réalité africaine des notions propres au monde eurasiatique, qu'il soit européen ou arabe. La structure de l'Etat noir animiste repose essentiellement sur l'hégémonie précaire d'un lignage, et les «empires» qui peuvent naître de cette dynamique n'ont que l'espérance de vie de la dynastie. Du fait de l'immensité géographique, l'image villageoise de la société soudanaise, diluée dans l'espace, ne peut impliquer que des regroupements étatiques toujours géographiquement limités répondant à des impératifs locaux. Les diaspora identifiées répondent essentiellement à la recherche de terres agricoles et le devenir des métropoles concurrentes est surtout soumis aux avatars et aux transformations subies par les voies commerciales internationales, qu'il s'agisse des voies transsahariennes, ou, thèse défendue dans ce livre, du commerce atlantique.

1.3. La construction historique

Malgré la trame grossièrement chronologique qu'adopte l'auteur, il est parfois difficile de saisir l'enchaînement logique des événements historiques présentés. Le rapide résumé qui suit permettra de mieux ordonner les diverses composantes du développement diachronique de la Sénégal-Casamance, telles qu'elles sont présentées par Jean Girard.

Antiquité

Le périple d'Hannon, rapporté par Hérodote, montre que la présence des Phéniciens sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest est parfaitement plausible, contrairement à ce que pense notamment Mauny. Le troc à la muette rapporté par les auteurs antiques concerne donc

bien ces régions qui, dès cette époque, sont en contact avec le monde méditerranéen. Le *Flumen bambotum* ne correspond pas au Sénégal, qui a, de tous temps, été une voie médiocrement navigable, mais bien à la Gambie, qui permettait d'accéder à l'or du Bambouk. Les navires méditerranéens pouvaient ainsi remonter à l'intérieur des terres jusqu'au niveau du Cantor et se livrer à leur fructueux commerce avec les Beliyen. La ville de Carthage a certainement été le vecteur de ces contacts qui ont entraîné la transformation des populations paléonégritiques locales, l'apparition du mégalithisme sénégalais, ainsi que le développement d'une riziculture importée, d'origine lointaine asiatique, d'où la formation, selon les termes de l'auteur (p.135), d'un véritable kyste culturel au sein des territoires paléonégritiques. Les analogies unissant les monuments mégalithiques sénégalais, certains monuments du Maroc et du Maghreb, ainsi que les monuments celtiques de l'Europe atlantique, témoignent de ces contacts :

«Cette aventure de civilisation débute avec les capitaines de fortune dont les raids en direction du pays de l'or, bientôt banalisés en voyages périodiques, établirent par la multiplication de leurs contacts, comme une parenté coutumière entre les peuples riverains et peut-être les Berbères du Maghreb, plus certainement et curieusement - croyons-nous maintenant - avec les peuples celtiques bordant la côte atlantique de l'Europe.» (p. 174).

Les traditions beliyen font état d'une grande diaspora ayant suivi l'éruption volcanique d'une montagne nommée Pela, et ponctuée d'un certain nombre d'autres cataclysmes, soit, dans l'ordre chronologique : une éclipse de soleil, un tremblement de terre (dont les abris sous roches du Cantor, antérieurs aux caches taillées dans la latérite, portent aujourd'hui la trace), une sécheresse enfin, au cours de laquelle une protoagriculture rudimentaire et la poterie seraient apparues, en relation avec une certaine concentration de l'habitat. L'auteur ne tente pas, fort judicieusement, de situer ces événements dans le temps de façon précise, mais mentionne que la seule éruption volcanique historiquement envisageable est celle qui est mentionnée dans le périple d'Hannon et qui pourrait correspondre au Mont Cameroun.

Premier siècle de notre ère

La civilisation mégalithique sénégalaise est bien implantée avec une société agricole structurée en trois classes : sacerdotale, libre, servile (p.135).

5e siècle

Les premières caches souterraines du Cantor témoignent de la présence de navigations atlantiques à cette époque. Les bateaux remontaient alors la Gambie

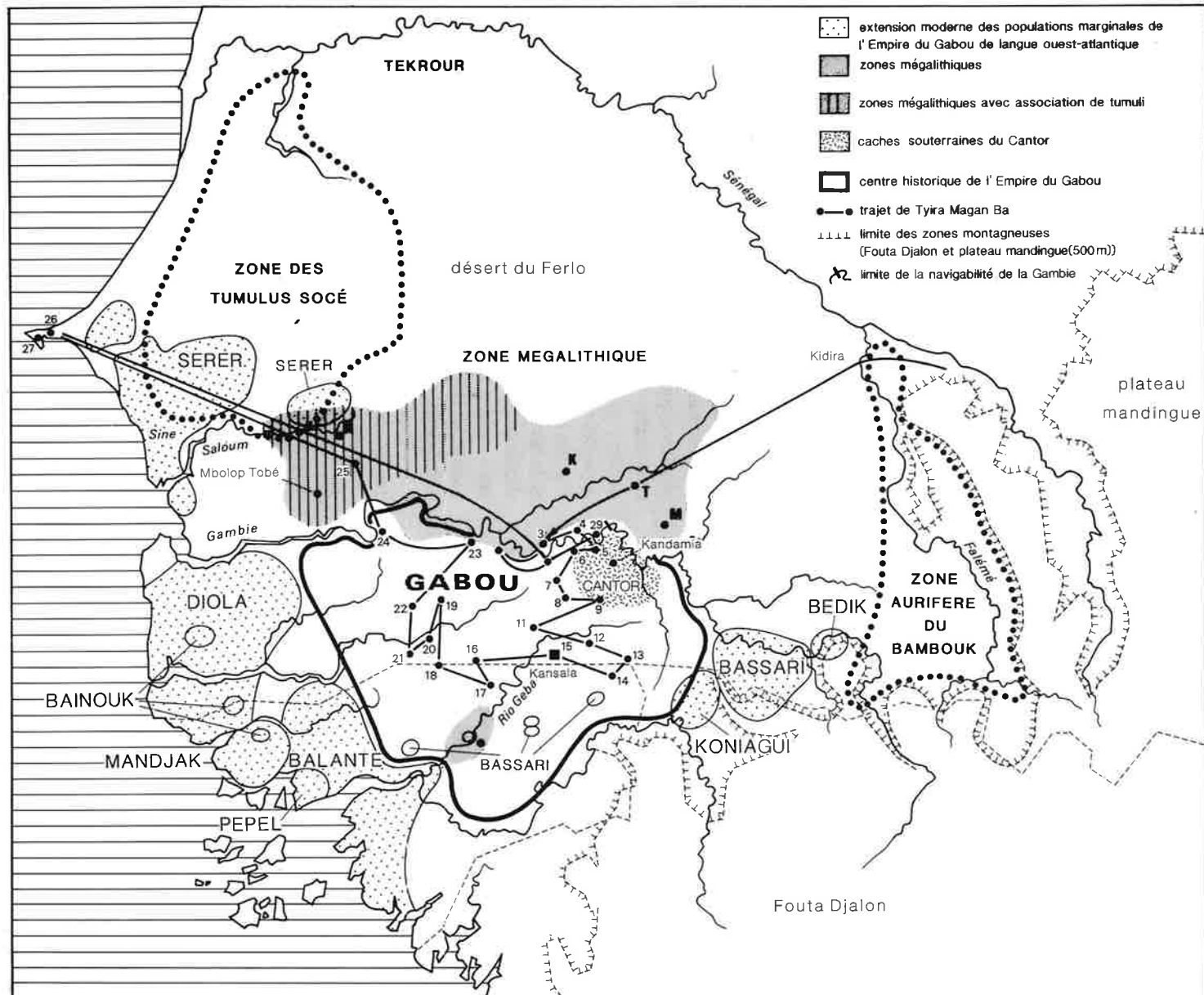


Fig. 1. Carte de l'Empire malinké du Gabou et de la zone mégalithique sénégalienne.

jusqu'au point de plus haute navigabilité et entraînent en contact avec les orpailleurs beliyen qui occupaient la zone depuis les premiers siècles de notre ère.

11e et 12e siècles

L'emprise almoravide sur le Tékroun entraîne un début d'émigration des Serer en direction de la Sénégambie mégalithique.

13e siècle

L'auteur arabe Yakout mentionne le troc à la muette qui a lieu sur les rives d'un fleuve (identifié comme étant le Sénégal) entre les marchands maghrebins et les noirs des régions aurifères. Il est probable que le fleuve mentionné n'est pas le Sénégal, mais bien la Gambie qui pouvait être atteinte par les caravanes transsahariennes. On connaît en effet les imprécisions concernant la géographie fluviale de la région à cette époque (Le Sénégal était parfois appelé Niger jusqu'au début du 17e siècle), et les Arabes avaient toutes les raisons de cacher l'emplacement exact de leurs transactions commerciales.

C'est à cette époque que se place l'épopée qui est à l'origine de l'emprise mandé sur la Casamance. Parti de Kangaba sur l'ordre de son roi, Tyira Magan Ba, lieutenant de Soundiata Keita, se dirige sur la Gambie et installe une série de tata fortifiés en bordure des caches beliyen du Cantor, puis atteint le haut bassin du Rio Geba, voie d'eau également ouverte aux navigateurs atlantiques (on y trouve, comme en Sénégambie, des monuments mégalithiques) pour se diriger ensuite sur la Haute-Casamance. Après un raid sur le Cap-Vert, il se retrouve enfin sur la Gambie. Cette entreprise, qui est à l'origine de l'empire du Gabou, ne peut être comprise que comme une tentative de contrôle géostratégique des débouchés de l'or par l'empire du Mali. A cette occasion les Malinké entrèrent en contact avec les clans beliyen. La légende de Balana Sané (ou Ténéba Gassama), femme beliyen enlevée par les guerriers malinké, raconte comment naquit, de l'union de cette femme avec les envahisseurs, la caste royale matrilineaire des Nyantyo manding, détentrice du pouvoir royal dans l'empire païen de Gabou.

A l'occasion du raid sur le Cap-Vert, Tyira Magan Ba fait mention dans le Sine Saloum de groupements villageois socé - donc mandé - qui pourraient correspondre aux populations mégalithiques. C'est à cette époque qu'il faut situer également la diaspora des marchands diaxhanké islamisés en direction de la Casamance.

14e siècle

Selon le Vice-Amiral Fleuriot de Langle les archives de Dieppe ne laissent aucun doute sur les

expéditions que les Normands firent au Moyen Age sur les côtes de l'Afrique et sur les établissements qu'ils fondèrent peu avant 1364. On peut donc considérer que les navigateurs français ont précédé les Portugais en ces régions.

En 1310, puis en 1312, Abou Bakary II, Mansa du Mali, lance ses fameuses expéditions sur l'Atlantique. Cette tradition montre probablement l'intérêt que les populations africaines portaient, à cette époque, aux embarcations venues de la haute mer.

L'établissement des Serer dans le Sine Saloum et dans la partie occidentale de la zone mégalithique est à cette époque bien établie. Deux faits marquent cet établissement : le métissage probable des nouveaux arrivants avec les populations locales d'une part, l'apparition d'un type de royauté étranger d'autre part. La caste royale des Gelowar est en effet historiquement issue de la caste manding des Nyantyo, puisque le fondateur de la dynastie, N'Boguane Wali Dione, surnommé Mansa Wali, est le descendant direct du Mansa nyantyo du Gabou, Soliman Koli.

Fin du 15e siècle

En 1484 les Portugais remontent la Gambie et atteignent le Cantor. Il y découvrent quatre bourgades fortifiées manding. Les transactions commerciales engagées montrent que les Manding contrôlent à cette époque le commerce de l'or de la région et servent d'intermédiaires entre les navigateurs atlantiques et les orpailleurs paléonégritiques que l'on peut considérer comme les ancêtres des Bassari. Le monopole portugais et la découverte de l'or américain signent néanmoins le déclin de la région. Les caches du Cantor sont abandonnées malgré la persistance du troc à la muette et l'on assiste au déclin de la civilisation mégalithique sénégambienne.

16ème siècle

Kansala devient la capitale du Gabou, qui est alors totalement coupé du Mali par la progression des Peul originaires du Fouta Djallon. La puissance manding repose alors sur un réseau de tatas fortifiés. Les razzias organisées par les guerriers manding pour se procurer biens vivriers, bétail et esclaves, contraignent les populations paléonégritiques à se réfugier à la périphérie des zones de guerre, dans les falaises des contreforts du Fouta Djallon (Badyaranké, Bassari, Koniagui, Bedik), ou dans l'ouest marécageux de la Casamance (Diola, Baïnouk, Balante).

C'est à cette époque que se situe également l'épopée des Peul de Koli Tenguéla, à qui l'on doit le saccage définitif des caches du Cantor, qui avaient été jusqu'alors épargnées, et le ravage de la zone mégalithique. En conséquence la rive droite de la Gambie,

ancienne zone mégalithique, passa sous l'influence de la théocratie musulmane du Tékrou, alors que les Serer purent se redistribuer dans le quasi désert humain qu'était devenu le Sine Saloum mégalithique.

19e siècle

Un conflit entre Sarakolé et Manding est à l'origine de la destruction des tatas de Kansala et marque, dans la seconde moitié du 19e siècle, la fin de l'empire manding de Gabou. Au début du 20e siècle le Cantor troglodytique était pratiquement vide d'habitants.

2. La dynamique des sociétés africaines en question

Telles sont, brièvement résumées, les thèses développées dans *L'Or du Bambouk*. Malgré le très grand intérêt des documents ethnologiques publiés, cet ouvrage nous laisse néanmoins perplexe du fait des lacunes apparaissant au niveau de la démarche archéologique et du schématisme de la vision ethnologique. Nous nous contenterons d'aborder ici les points qui nous paraissent essentiels en laissant de côté les multiples détails qui pourraient faire l'objet de remarques.

2.1. Taxonomie des sociétés traditionnelles africaines

L'opposition radicale établie entre les chasseurs-cueilleurs paléonéolithiques et des sociétés agricoles, dont le modèle est pris dans les sociétés de chefferies traditionnelles médiévales et actuelles, nous paraît d'un schématisme inacceptable dans l'optique d'un développement historique de l'Afrique de l'Ouest. Cette vision revient en effet à nier l'existence possible de sociétés d'agriculteurs et/ou d'éleveurs de type archaïque, autonomes sur le plan du devenir historique d'une part, de sociétés productrices connaissant la métallurgie indépendamment de l'influence des centres urbains sahéliens du Moyen Age d'autre part. Cette vision, théoriquement contestable dans la perspective d'une anthropologie générale, est, nous le verrons, contredite par les données archéologiques actuellement disponibles. Comme le lecteur peut s'en rendre compte elle entraîne une mécompréhension totale du développement des sociétés ouest-africaines en subordonnant l'apparition des économies de production à une ingérence étrangère récente et en niant la possibilité de développements originaux spécifiquement africains.

- Les travaux ethnologiques montrent en effet que certaines populations agricoles actuelles comme les Tiv, les Ibo, les Dogon, les Bobo ou les Kissi témoignent de structures sociales archaïques de type égalitaire, très différentes des chefferies dont les documents historiques et l'ethnologie des sociétés étatiques nous permettent une approche circonstanciée. Horton (1971)

distingue ainsi dans les sociétés agricoles non étatiques trois stades évolutifs. Le premier regroupe des sociétés lignagères segmentaires égalitaires, dans lesquelles les liens généalogiques constituent le seul principe d'organisation sociale. Le second concerne des sociétés dont les liens de solidarités s'expriment moins en termes généalogiques qu'en terme d'exploitation territoriale (apparition des maîtrises de la terre). Enfin le troisième stade assure la transition vers les sociétés étatiques avec l'apparition de gros villages compacts, souvent fortifiés. Dans ce dernier cas des regroupements «transversaux», comme les classes d'âge ou certaines sociétés secrètes, jouent un rôle essentiel dans la structuration de la société.

- Il reste à démontrer que les sociétés de chefferies restent obligatoirement liées au développement d'une civilisation protourbaine et qu'elles n'ont pu exister indépendamment de l'apparition de centres urbains. Les chefferies dogon sont uniquement fondées sur la maîtrise de la terre (le premier occupant d'un terroir détient le pouvoir politique) et illustrent une forme de hiérarchisation élémentaire qui ne doit rien au développement des centres urbains traditionnels qui se sont développés dans la boucle du Niger depuis le Moyen Age.

- Tout porte à croire que l'urbanisation sahélienne trouve ses racines dans des périodes qui précèdent l'apparition du grand commerce international, qu'il soit transsaharien, ou même, éventuellement, atlantique. Réduire la proto-urbanisation de l'Afrique de l'Ouest à un épiphénomène né de l'impact des cultures urbaines méditerranéennes nous paraît témoigner d'une curieuse conception de la dynamique des sociétés africaines.

2.2. Origine de l'agriculture et de l'élevage

La thèse présentée lie l'origine de la riziculture casamançaise et sénégalienne aux navigations atlantiques et l'apparition de la culture des mils à l'établissement de centres urbains médiévaux comme Ghana.

N'étant pas compétent en matière historique nous ne nous prononcerons pas ici sur l'origine de la ville de Ghana, ni sur la validité des conceptions publiées à propos des navigations atlantiques. Nous soulignerons néanmoins que de solides arguments ont été avancés contre la réalité de voyages atlantiques qui auraient pu précéder les découvertes portugaises (Mauny 1949, 1950, 1951, 1960, 1970), et que, jusqu'à preuve du contraire, aucune trace archéologique de la présence des Phéniciens au sud du Maroc n'a jamais été identifiée.

L'origine des civilisations productrices nous retiendra plus longuement.

- Des sociétés connaissant le polissage de la pierre et la poterie et possédant un important matériel de

broyage apparaissent dès le huitième millénaire avant J.-C. dans le sud du Sahara, notamment dans l'Air (Roset 1983, Roset et alii 1990). On peut suivre leur déplacement en direction du sud du fait de la désertification holocène et nous les retrouvons très au sud dans la zone du Baoulé vers le début du premier millénaire avant notre ère (Huysecom 1990 ; Gallay et Huysecom 1993). Nous savons que le débat reste ouvert quant au type d'économie de ces populations pour lesquelles nous manquons de preuves directes attestant la présence de l'agriculture et/ou de l'élevage. Dans l'Air la faune du début de l'Holocène reste encore uniquement sauvage et le matériel de broyage n'implique pas obligatoirement la culture des céréales. Ces sociétés pourraient donc à la rigueur entrer dans le concept de société paléonéolithique de Jean Girard. De nombreux arguments botaniques et archéologiques militent néanmoins en faveur du développement de sociétés à économie productrice très anciennes.

- Contrairement aux thèses avancées, il existe un riz typiquement africain, *Oryza glaberrima*, distinct du riz d'origine asiatique, *Oryza sativa*, d'introduction récente. Les travaux de Portères (1956, 1959, 1976) situent l'origine de l'espèce proprement sahélienne dans le Delta intérieur du Niger (où sa domestication a dû intervenir corrélativement à l'émersion de cette ancienne cuvette lacustre). Le riz africain, *Oryza glaberrima* Stapf, se distingue notamment du riz asiatique par l'absence du duvet recouvrant les épillets. Il est actuellement cultivé dans certaines zones humides du Sahel (comme le Delta intérieur du Niger), du Sénégal au lac Tchad, et dans des régions plus méridionales plus arrosées des zones soudaniennes et préforestières (Gambie Casamance, Guinée). Les espèces sauvages les plus proches d'*O. glaberrima* sont *O. Barthii* et *O. breviligulata* Chevalier et Roerich, actuellement répandues dans toute la bande sahélienne. L'étude des variétés d'*O. glaberrima* actuellement cultivées en Afrique de l'Ouest (environ 1500) permet de situer l'origine du riz cultivé dans la région du Delta intérieur. Deux autres centres variétaux secondaires de diversification peuvent être identifiés. Le premier est situé dans le bassin de la Gambie, le second dans les zones montagneuses de Guinée. Dans les deux cas les variétés cultivées se signalent par l'émergence de nombreux caractères génétiques récessifs. Selon Portères (1976) le centre de diversification de la Gambie pourrait être en relation avec les populations mégalithiques occupant cette région à une époque précédant l'expansion malinké du 13^e siècle. L'étude des radicaux linguistiques utilisés actuellement dans les langues africaines pour désigner le riz permet de suggérer que les populations qui ont emprunté le riz aux agriculteurs du Delta intérieur et qui l'ont ensuite diffusé vers les deux

centres secondaires de Gambie et de Guinée pourraient être également de langue mandé.

Dans un autre ordre d'idée, rappelons que le riz asiatique, bien que connu dans l'Antiquité, reste rare en Méditerranée avant son introduction massive dans la Venise médiévale. Cette céréale n'était par exemple consommée qu'exceptionnellement par les Romains (Knörzer 1970). Son introduction précoce en Afrique de l'Ouest nous paraît donc bien peu probable.

- Le développement d'une économie pastorale saharienne dès le troisième millénaire, et le fait qu'une partie de ces populations ont pu gagner les zones sahéliennes à la fin du premier millénaire avant notre ère, témoigne d'un processus de néolithisation ancien proprement africain (voir dans ce volume le compte rendu de l'ouvrage de Christian Dupuis).

- L'implantation des villages néolithiques du Dhar Tichitt en Mauritanie dès le début du deuxième millénaire avant notre ère démontre l'existence ancienne de populations agricoles et pastorales africaines, dont on a pu dire qu'elles étaient déjà organisées en chefferies hiérarchisées (Amblard 1984, Holl 1985-1 et 2, 1986).

Ces arguments, et le fait que la plupart des cultigènes actuels tirent leur origine d'espèces sauvages actuellement sahéliennes, prouve, sans contestation possible, le caractère autochtone et ancien de la néolithisation de l'Afrique de l'Ouest.

2.3. Evaluation du phénomène mégalithique

Jean Girard établit explicitement des liens historiques entre les mégalithes «celtiques» de l'Europe et les mégalithes sénégaubiens. Selon cette thèse l'apparition de mégalithes dans deux régions géographiquement éloignées implique obligatoirement des contacts entre populations.

- A cela nous répondrons tout d'abord que des cultures mégalithiques existent également en Indonésie, en Nouvelle-Guinée et en Océanie, pour ne pas parler de l'Amérique. Pour expliquer cette situation nous pouvons, bien sûr, imaginer des navigations lointaines. Nous pouvons aussi, plus économiquement, envisager que l'érection de mégalithes est un phénomène récurrent qui peut se présenter, indépendamment, dans des sociétés agricoles ne présentant aucuns liens historiques entre elles, qu'il s'agisse de sociétés égalitaires ou de sociétés de chefferies. L'archéologue Colin Renfrew (1983) a écrit à ce sujet des pages que nous jugeons très pertinentes.

- Dans cette optique rappelons que les mégalithes sénégaubiens ne sont pas isolés en Afrique. On a découvert des cercles de pierres dressées au Mali dans le nord du Delta intérieur du Niger (encore une zone rizicole!). D'autres provinces mégalithiques existent en

République Centre-africaine et en Ethiopie, pour ne pas parler de Madagascar. Jean Girard consacre du reste aux constructions de cette île un chapitre qui conforte parfaitement l'interprétation que nous défendons ici en se gardant bien d'en déduire des liens historiques directs avec la Sénégalie.

- Est-il nécessaire également de rappeler que les mégalithes européens ne sont pas celtiques. De grands monuments mégalithiques apparaissent en contexte néolithique atlantique à l'aube du cinquième millénaire. Dolmens, menhirs et cromlechs se multiplient au quatrième millénaire et sont totalement abandonnés au début de l'âge du Bronze, vers 2000 av. J.-C. Les Celtes contemporains des Phéniciens n'ont jamais érigé le moindre menhir, sauf en Irlande (où il s'agit de monuments très particuliers), mais l'auteur ne se réfère pas à ces monuments, qu'il s'agisse du menhir à spirales gravées dans le style de la Tène de Tuoré (3-2e siècle av. J.-C.) ou des pierres dressées à inscriptions ogham (3e siècle av. J.-C. au 7-8e siècle ap. J.-C.).

- Enfin nous réserverons notre jugement quant à la fonction des caches souterraines du Cantor dans l'attente de pouvoir disposer d'une documentation archéologique permettant réellement d'identifier les activités liées à ce type d'établissement et d'en proposer une interprétation fonctionnelle.

3. Conclusions

Les critiques dont nous nous sommes fait l'écho montrent que *L'Or du Bambouk* pêche essentiellement sur un point : une certaine méconnaissance des acquis de l'archéologie entraîne l'auteur à nier toute possibilité de développement historique autochtone dans le domaine de l'apparition des sociétés agricoles et pastorales et à inféoder le développement culturel de l'Afrique de l'Ouest au monde européen et méditerranéen.

Nous laisserons au lecteur qui accepterait la pertinence de nos remarques le soin de déterminer ce qu'il convient de retenir du scénario historique proposé.

Discutable pour ce qui concerne les périodes les plus anciennes *L'Or du Bambouk* propose par contre une vue beaucoup plus acceptable des développements historiques récents, notamment depuis le 13e siècle. Nous terminerons donc en soulignant le caractère positif des points suivants :

- L'un des grands mérites de Jean Girard est d'avoir démontré que les manifestations culturelles du mégalithisme sénégalien (en dépit de l'origine étrangère soutenue !) s'intègre parfaitement dans toute une série de pratiques culturelles similaires observables dans les populations actuelles, qu'elles soient d'origine beliyane, mandingue ou diola. L'approfondissement de ces pratiques et

l'étude des aménagements (pierres sacrées, etc.) utilisés comme lieux de culte constitue l'une des voies de recherche les plus prometteuses dans l'analyse du fonctionnement des sites mégalithiques protohistoriques. Nous rappellerons à ce propos que les Serer présentent également des manifestations culturelles susceptibles d'éclairer cette question, tant au niveau des rites funéraires (présence de tumulus à dispositif frontal, Becker et Martin 1982) qu'au niveau des sites d'initiation. Diouf (1993) montre par exemple que les Serer possèdent des lieux d'initiation signalés par plusieurs pieux de bois implantés verticalement dans le sol et faisant penser aux cercles mégalithiques et signale que les cérémonies peuvent entraîner la mort de certains initiés qui sont alors discrètement enterrés sur les lieux même des cérémonies. Jean Girard signale dans le même ordre d'idée chez les Beliyane la présence de sites initiatiques (*ekeb*) composés de tas de pierres (comparables aux tumulus pierriers mégalithiques) pouvant recouvrir les ossements d'un individu sacrifié. Ces divers dispositifs ne sont pas sans rappeler les structures du monde mégalithique.

- L'identification de la (ou des) population(s) qui pourrait(ait) être à l'origine de la construction des mégalithes sénégalais reste encore aujourd'hui une question non résolue. Nous avons en son temps rendu attentifs les archéologues sur le fait que plusieurs sites mégalithiques présentent une structure spatiale concentrique comportant des cercles de pierres centraux et des tumulus à pierres frontales périphériques, dont nous avons pu démontrer qu'il s'agissait de sépultures (Gallay, Pignat et Curdy 1982). Il n'est donc pas impossible que les sépultures tumulaires puissent représenter une période tardive dans l'évolution des dispositifs culturels de la région et l'on peut se demander si l'on n'a pas ici un indice en faveur d'une succession temporelle de deux populations, ou, du moins, de l'arrivée d'étrangers au sein d'une population locale.

Trois scénarios concurrents sont actuellement envisageables.

1. Dans le premier la population originelle reste inconnue et les tumulus sont attribués, selon la tradition, aux Socé, c'est-à-dire à des populations de langue mandé.

2. Dans la seconde la construction des cercles mégalithiques pourrait être l'oeuvre des Socé tandis que les Serer seraient responsables de l'édification des tumulus. Cette hypothèse est compatible avec l'approche botanique et linguistique de Portères. Le scénario historique présenté dans *L'Or du Bambouk* va dans le même sens puisqu'il avance l'idée d'une période de coexistence entre les populations serer nouvellement implantées dans le Sine Saloum et les populations mégalithiques qui pourrait s'étendre, si nous suivons bien Jean Girard, du 12e au 16e siècle. Cette solution nous paraît

aujourd'hui d'autant plus plausible que les Serer enterrent leurs morts sous des tumulus entourés d'un fossé interrompu devant lequel est implanté un pieu de bois, dispositif quasiment identique à celui des tumulus à pierre(s) frontale(s) des sites mégalithiques. Nous rappellerons pourtant que les Serer ne reconnaissent pas dans les tertres des sites mégalithiques des constructions de leurs ancêtres.

3. La troisième hypothèse a récemment été défendue par Babacar Sedikh Diouf (1993) qui propose d'attribuer aux Serer l'ensemble du phénomène. Cette solution nous paraît pourtant peu compatible avec les traditions orales qui admettent une arrivée tardive de cette population dans le Sine Saloum.

- De *L'Or du Bambouk* nous retiendrons essentiellement l'exposé de l'histoire du Gabou fondé sur les traditions orales récoltées et la présentation de l'origine et du fonctionnement social de la caste des Nyantyo qui contribue sans nul doute à une meilleure compréhension de cette formation étatique. Le lecteur intéressé par cette question ne manquera pas de consulter le livre de Niane (1989), également consacré au Gabou, qui lui permettra de compléter utilement les informations du présent livre.

- Nous partageons également avec Jean Girard ses réticences quant à la pertinence de la notion d'empire dans le contexte historique de l'Afrique de l'Ouest. Cette notion est en effet indissociable de la présence d'une administration centralisée et implique la présence de frontières stables, reconnues et défendues ; rien de tel ne paraît exister dans le Sahel précolonial.

Yoro Fall est l'un des premiers historiens à avoir mis en doute la réalité des empires sahéliens et à avoir explicité les mécanismes qui ont entraîné Européens et Arabes à appréhender une réalité africaine originale à travers des notions fondées sur l'histoire eurasiatique (séminaire du 6.3.1990 donné à l'Université de Genève).

Il existe en effet de sérieux doutes sur l'applicabilité du concept d'empire à l'Afrique vu l'immensité des territoires en cause et la faiblesse des pouvoirs politiques locaux discernables dans les textes historiques et les traditions orales disponibles. Nous avons ainsi nous-même tenté de proposer un modèle spatial et fonctionnel différent, rendant mieux compte de la nature des réalités politiques africaines (Gallay, à paraître).

Livre très riche, mais contestable sur plus d'un point, *L'Or du Bambouk* témoigne des difficultés réelles rencontrées lorsque l'on veut prolonger et/ou compléter l'histoire des sociétés africaines fondée sur des documents historiques et les traditions orales par une démarche archéologique. Les ponts que l'on peut établir entre les deux types de disciplines sont, c'est le moins que l'on puisse dire, actuellement loin d'être

assurés, d'où la nécessité, dont nous nous sommes fait le promoteur, d'ouvrir un nouveau type de dialogue entre l'archéologie, l'ethnologie et l'histoire.

Alain Gallay (DAE)

Bibliographie :

- AMBLARD (S.). 1984. Tichitt-Walata (R.I. Mauritanie) : civilisation et industrie lithique. Paris : Ed. Rech. sur les civilisations. (Mém. ; 35).
- BECKER (C.), MARTIN (V.). 1982. Rites de sépulture préislamiques au Sénégal et vestiges protohistoriques. Arch. suisses d'anthrop. gén. (Genève), 46, 2, 261-293
- DIOUF (B. C.). 1993. Les mégalithes : monuments funéraires ou sanctuaires d'initiation? In : L'âge d'or du Sénégal. Catalogue d'exposition (28 juin-15 oct. 1993). Solutré : Musée départemental.
- GALLAY, A. (à paraître). Sociétés englobées et traditions céramiques : le cas du Pays dogon (Mali) depuis le 13^{ème} siècle. In : Terre cuite et société : la céramique, document technique, économique, culturel. Rencontres int. d'archéol. et d'hist., 14 (CNRS-CRA-ERA 36, Antibes, 21-23 oct. 1993).
- GALLAY (A.), HUYSECOM (E.). 1993. Un site néolithique de l'Adrar Tabarbarout (Sahara malien oriental). Bull. de la Soc. préhist. fr., 90, 5, sept. oct., 357-364.
- GALLAY (A.), PIGNAT (G.), CURDY (P.). 1982. Mbolop Tobé (Santhiou Kohel, Sénégal) : contribution à la connaissance du mégalithisme sénégalais. Arch. suisses d'anthrop. gén. (Genève), 46, 2, 217-259.
- GIRARD (J.). 1992. L'or du Bambouk : une dynamique de civilisation ouest-africaine : du royaume de Gabou à la Casamance. Genève : Georg.
- HOLL (A.). 1985-1. Background to the Ghana Empire : archaeological investigations on the transition to statehood in the Dhar Tichitt region (Mauritanie). J. of anthrop. archaeol., 4, 73-115.
- HOLL (A.). 1985-2. Subsistence patterns of the Dhar Tichitt Neolithic, Mauritania. The Afr. archaeol. rev., 3, 151-162.
- HOLL (A.). 1986. Economie et société néolithique du Dhar Tichitt (Mauritanie). Paris : Ed. Rech. sur les civilisations. (Mém. ; 69).
- HORTON (R.). 1971. Stateless societies in the history of West Africa. In : AJAYI (J.F.A.), CROWDER (M.), ed. History of West Africa, vol.1. London : Longman, 78-119.
- HUYSECOM (E.) & CHAIX (L.), SCHULZ (E.), collab. 1990. Fanfannyégèné I : un abri-sous-roche à occupation néolithique au Mali : la fouille, le matériel archéologique, l'art rupestre. Wiesbaden : F. Steiner (Sonderschriften des Frobenius Inst. ; 8).
- KNÖRZER (K.-H.). 1970. Römerzeitliche Pflanzenfunde aus

- Neuss. Berlin : G. Mann (Novaesium ; 4, Limesforschungen ; 10).
- MAUNY (R.). 1949. Autour d'un texte bien controversé : le «périple» de Polype (146 av. J.-C.). *Hespéris*, 36, 47-67.
- MAUNY (R.). 1950. Les prétendues navigations dieppoises à la Côte Occidentale d'Afrique au XIVe siècle. *Bull. de l'Inst. fr. d'Afr. noire*, 12, 122-134.
- MAUNY (R.). 1951. Note sur le périple d'Hannon. In : *Conf. int. des Africanistes de l'Ouest*, 1, 2 (Dakar, 1945). Paris : Adrien-Maisonneuve, 503-508.
- MAUNY (R.). 1960. Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise (1434). Lisbonne : Centro de estud. hist.
- MAUNY (R.). 1970. Les siècles obscurs de l'Afrique noire : histoire et archéologie. Paris : Fayard. (Resurrection du Passé).
- NIANE (D.T.). 1989. Histoire des Mandingues de l'Ouest : le royaume du Gabou. Paris : Karthala et Arsan.
- PETIT-MAIRE (N.), RISER (J.). 1983. Sahara ou Sahel ? Quaternaire récent du bassin de Taoudeni (Mali). Marseille : Lab. de géol. du Quaternaire du CNRS.
- PORTERES (R.). 1956. Le riz africain cultivé, 1 : évolution de nos conceptions sur l'espèce *O. glaberrima* Steudel. *J. d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, 3, 833-848.
- PORTERES (R.). 1959. Les appellations des céréales en Afrique, 9 : les riz. *J. d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, 6, avr.-mai, 189-233.
- PORTERES (R.). 1976. African cereals : Eleusine, Fonio, Black Fonio, Teff, Brachiaria, Paspalum, Pennisetum and African Rice. In : HARLAN (J.R.), DE WET (J.M.J.), STEMLER (A.B.L.), ed. *Origins of african plant domestication*. Paris, The Hague : Mouton, 409-452.
- RENFREW (C.) & BRAUDEL (P.), trad. 1983. Les origines de l'Europe : la révolution du radiocarbène. Paris : Flammarion. (Nouv. bibliothèque sci.).
- ROSET (J. P.). 1983. Nouvelles données sur le problème de la néolithisation du Sahara méridional : Aïr et Ténééré, au Niger. *Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., série Géol.*, 13, 2, 119-142.
- ROSET (J.-P.), BROIN (F. de), FAURE (M.), GAYET (M.), GUERIN (C.), MOUCHET (F.). 1990. La faune de Tin Ouaffadene et d'Adrar Bous 10 : deux gisements archéologiques de l'Holocène ancien au Niger nord-oriental. *Géodynamique*, 5, 1, 69-89.
- STUIVER (M.), BECKER (B.). 1993. High-precision decadal calibration of the radiocarbon time scale, AD 1950-6000 BC. *Radiocarbon*, 35, 1, 35-65.
- THILMANS (G.), DESCAMPS (C.), KHAYAT (B.). 1980. Protohistoire du Sénégal : recherches archéologiques, 1 : les sites mégalithiques. Dakar : Inst. fondamental d'Afr. noire. (Mém. ; 91)